

vous les uns les autres, pour faire tomber cette dernière résistance.

Après trois mois de séjour parmi eux, Frédéric Tevesina, la joie au cœur et le regard animé d'un saint triomphe; quittait la population nouvelle qu'il avait créée autour de lui.

—Frère, reviens bientôt, et conduis-nous un ministre du Seigneur pour achever de nous instruire et nous baptiser; car nous sommes tous chrétiens, chrétiens de cœur et d'âme.

Tel fut le salut unanime qui accompagna le départ du colon canadien.

VIII

Frédéric Tevesina fit immédiatement le voyage de Montréal; il voulait raconter aux bons Pères de la Mission le succès de ses efforts, le projet qu'il avait conçu, et leur demander leur adhésion et leur concours. Dès qu'il eut obtenu la promesse qu'il désirait, il s'empressa de revenir en toute hâte à Beaugard, accompagné par Tevesina qu'il avait instruit de ses desseins, et associé à son œuvre. Il explora avec soin les rives du Saint-Laurent, à cinq ou six lieues en aval et en amont de sa propre habitation; lorsqu'enfin il lui parut avoir trouvé un lieu convenable, également à portée de forêts giboyeuses, d'étangs de castors et de pêches abondantes, il réunit des ouvriers et des matériaux. Maçon et architecte, il dirigeait les travaux et en dressait les plans. Une petite chapelle simple et modeste, avec son presbytère y attaché, fut bâtie en quelques mois. Sous la direction de Tevesina, des huttes, de forme indienne, mais plus solides et symétriquement rangées, entourèrent l'église. Chaque hutte avait son petit jardin, et le nouveau village, gracieux, coquet, devait assurément charmer tous les regards.

Les deux Tevesina partirent pour les rives du lac Ontario. Ils trouvèrent la peuplade impatiente de leur retour, et déjà préparée au baptême par le vénérable Père, que le Supérieur des Missions lui avait envoyé.

Tevesina décida sans peine sa tribu à quitter les bords du lac pour se rapprocher de Beaugard, leur frère et leur bienfaiteur à tous. Il fut convenu qu'on chercherait un établissement sur le rivage du Saint-Laurent, et toute la population, abandonnant ses huttes de feuillage, se mit en marche.

Je laisse à penser de l'étonnement, de la joie des bons Indiens, lorsque, quittant l'étroite mais épaisse forêt qui séparait le fleuve du village dont nous venons de raconter la construction, ils se trouvèrent en face de cette église où ils allaient recevoir le baptême, et où leur Dieu devait résider au milieu de leurs demeures. Ils n'en pouvaient croire les assurances de Tevesina:—Non, un tel bonheur ne pouvait leur être réservé! qu'avaient-ils donc fait pour mériter que le Dieu des chrétiens les bénisse si vite et si magnifiquement.

Par reconnaissance, ils voulurent que le village portât le nom de Beaugard, qu'à leur demande le bon Père fit graver en lettres d'or sur une plaque de marbre, et poser au-dessus du portail de l'église.

Les semences de la foi fructifièrent abondamment dans le village Indien, qui joignit aux usages et aux mœurs de ses pères, la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Aujourd'hui encore les descendants de Tevesina et de ses compagnons, fervents catholiques, bénissent la

mémoire de Beaugard, et élèvent leurs enfants dans le respect et l'amour du nom français.

C'est ainsi que se fondent les colonies véritablement utiles; c'est ainsi seulement que peut s'établir avec fruit la civilisation européenne au sein des nations sauvages: par l'influence de la charité et le bienfait précieux de la foi.

COMTESSE DROHOJOWSKA,

LES DEUX NIDS,

OU LES SECRETS DE LA PROVIDENCE.

Aux petits oiseaux Dieu donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Depuis que le monde existe, Dieu a-t-il cessé de multiplier ses dons pour les besoins de ses créatures? Il ouvre sa main bienfaisante, et tout ce qui a vie dans les airs, ou dans les abîmes de la mer, ou dans toute l'étendue de la terre, est rassasié de ses biens. Considérez les oiseaux du ciel, dit Jésus-Christ; ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne ramassent dans des greniers pour les longs jours de l'hiver, et cependant le Seigneur leur donne leur nourriture en leur temps. L'hirondelle trouve en volant les insectes qu'elle porte à sa couvée. Dans l'atôme liquide où voyage, comme la baleine dans l'Océan, l'insecte imperceptible, la Providence a déposé l'aliment nécessaire à sa subsistance, et lui aussi puise à la mamelle intarissable sa gouttelette de lait qu'elle distribue, selon la mesure de ses besoins, à chaque créature. C'est le Seigneur qui remplit le sein maternel pour nourrir les petits enfants au berceau. Il envoie aux moissons la rosée de la nuit et la chaleur des jours; il tient en réserve les trésors des nuées et les rayons du soleil. Chaque saison revient avec ses bienfaits, chaque jour avec ses présents. La main du Tout-Puissant verse abondamment les richesses à ses créatures; et, quand un peuple manque de pain dans les solitudes, Dieu fait pleuvoir la manne du haut des cieux. Quand le soleil a desséché les sources, la bonté divine fait jaillir des eaux vives du cœur même des rochers. Confiez-vous donc au Seigneur: s'il donne à la plus petite plante sa goutte de rosée de chaque jour; s'il a soin de vêtir avec tant de magnificence le lys des champs, qui brille aujourd'hui et qui demain sera jeté dans le feu, comment pourrait-il délaisser une créature faite à son image et à sa ressemblance, une créature pour laquelle il a répandu tout son sang?

Voici comme s'exprime un célèbre écrivain sur le même sujet:

« Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant: Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté; car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieure.